

Pour un cinéma du viscéral :
LES ENFANTS MONSTRES
Olivier DOBREMEL

L'enfance est une thématique récurrente dans toute l'histoire du cinéma. Mais qu'en est-il précisément des différentes formes filmiques de monstruosité que cette progéniture humaine peut prendre ? Une monstruosité jetée à la figure de spectateurs par des réalisateurs souvent intéressés (voire fascinés) par la violence, la peur des autres, l'anormalité, la cruauté et la laideur.

1) Essai de tératologie enfantine

Le cinéma international nous a habitué à une certaine universalité des monstres, même si parfois les stéréotypes, ou le manque de moyens financiers, nous ont montré dans quelques productions des ersatz de créatures qui ne peuvent en aucune manière faire illusion. Mais ces créatures hors normes, d'un cinéma plus ou moins réaliste, sont parfois des enfants monstres. Ces individus d'une rare étrangeté bénéficient alors d'un statut qui accentue nettement l'écart à la nature de l'homme.

Dans cet imaginaire sans limite, où l'altérité est reine, ces protagonistes amènent une profonde réflexion sur les peurs collectives. En effet, le 7e art, à travers sa propre tératologie, a utilisé l'anormalité enfantine de façon tout aussi caricaturale que profonde : une progéniture capable de détruire l'humanité (*La malédiction*) ou de faire évoluer cette dernière radicalement (*X-Men*). Des êtres liés ou non à des valeurs pseudo-moralistes (*La nuit des masques*) et des phobies de contamination (*Alien*), mais toujours hors norme par rapport aux standards humains en vigueur.

Tout ceci renvoie au monstre comme antithèse de l'homme : une thématique incontournable des traditions populaires s'étant historiquement incarné à travers des sujets tels que la procréation et l'enfantement, à l'instar des légendes classiques telles que celle de la très représentative Echidna¹. Le cinéma, comme vecteur culturel, s'est donc naturellement emparé de cette manne folklorique, en se focalisant sur un sentiment viscéral et quasi-pédophile². Ceci amplifiant la relation de ces protagonistes à la morale, la norme, la sexualité et surtout à la notion même de famille.

2) Une mise en abîme de l'homme

Lorsque l'on parle de nos « chères têtes blondes » déviantes, l'une des premières valeurs qui nous vient à l'esprit serait leur potentiel de cruauté. Cependant, nous ne nous limiterons pas à cette première approche. Nous analyserons par ailleurs d'autres types de monstruosité enfantine, en nous appuyant sur les notions de discrimination, de dénaturation et de violence provenant de personnalités aux caractéristiques surexploitées, dans des univers filmiques souvent basés sur la surenchère.

En effet, tout l'intérêt de l'enfance vient de cette période parfois cruelle, souvent grossie par les artifices du cinéma et de la télévision, qui pointe des actes où force et brutalité sont exercées sur les autres et sur soi-même. Grâce à cette progéniture (de la naissance à la puberté), le cinéma nous propose un voyage sur les travers de l'homme lui-même, présentant aussi bien des enfants quasi-bestiaux (*Petits frères*), des modèles de comportements égoïstes et terriblement stéréotypés (*Charlie et la chocolaterie*), des êtres surhumains (*Furie*) ou simplement handicapés dans leurs chairs (*Kenny*). La mise en abîme devient alors critique, se

servant de cette période de transformation (et de peur de l'autre), intensifiée par d'énormes dissonances frappant l'esprit, le corps, le comportement et les origines des enfants...

Que ces enfants monstres soient dangereux (*Les démons du mais*), discriminés (*Powder*) ou de nature non humaine (*Le petit vampire*), ils s'incarnent tous au cinéma dans une descendance altérée et déviante au regard d'une norme qui ne supporte pas le contraste et l'hétérogénéité. Mais alors que les monstres traditionnels jouent souvent sur le registre de la peur et de la répulsion physique, les enfants monstres peuvent user de leurs figures angéliques pour générer une atmosphère excessivement malsaine (*Le village des damnés*, *Le bon fils...*). Ici, la laideur des personnages ne donne à voir qu'une frange infime de la représentation de la monstruosité : ce qui semble désagréable au niveau de l'apparence et de la « bienséance » n'est que peu utilisé, car souvent limité à de la pitié (*Rat boy*, *Mask...*).

En fait, la thématique de l'enfant monstre au cinéma se fait l'écho de peurs contemporaines cristallisant la crainte à l'égard d'une société future et de la place que pourra y occuper sa jeunesse. *L'Homme en proie aux enfants* (pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Albert Thierry³) devient par là même le motif récurrent d'un 7e art pluriel, qui foule au sol le mythe si puissant de l'enfant-roi cher aux pédagogues⁴. Le monstre de foire change de peau et permet alors de montrer une société qui va mal, à travers le prisme de l'enfance et de l'adolescence en déliquescence (*Killer kid*, *Elephant...*).

L'esprit simple et quasi enfantin du monstre de Frankenstein emprisonné dans un corps complexe, dans lequel il ne se reconnaît pas, marquait une certaine forme de juvénilisation de la monstruosité. Cette naïveté de traitement n'est plus d'actualité et fait place désormais au devenir monstrueux de l'enfance. Le viscéral nous frappe de plein fouet et nous renvoie dans la figure toute une série de valeurs éducatives, de la conception manichéenne et discriminante (*Enemy Mine*) à l'imaginaire d'innocence perdue (*Créatures célestes*) et de peurs irrationnelles et symboliques (*Ringu*). Cette fameuse monstruosité dépend donc aussi d'un contexte de réception de films : comment les enfants monstres sont présentés, qu'est ce qu'ils sont et quelle doit être leur fonction ?

3) Entre discrimination et dénaturation

Avec le traitement des enfants monstres, c'est d'abord une vision chargée de préjugés qui frappe l'œil et l'esprit du spectateur. La singulière différence qui démarque ces protagonistes de leurs contemporains constitue le point de départ d'une caractérisation dangereuse pour leur communauté, car ils deviennent des êtres marqués du sceau de l'infamie. Cet écart aux représentations normatives fait partie des nombreuses « scènes à faire », quel que soit le type de films concernés.

L'intrusion de celui qui est différent, même enfant, au sein d'un groupe de personnes vivant ensemble et partageant des intérêts est toujours vécue comme perturbant. La curiosité plus ou moins malsaine se mêlant à la peur de l'étranger est très marquante dans des productions américaines comme *Mask*, où c'est la difformité faciale du petit Rocky qui se trouve stigmatisé par un voisinage banlieusard qui ne peut comprendre ni sa mère, ni lui. *Powder* fonctionne de la même manière, même si le fantastique s'en mêle : Jérémy, jeune albinos chauve harcelé par ses camarades de classe, verra sa vie transformée après la découverte de ses capacités paranormales...

Il est évident qu'une analyse xénophobe paraît incontournable, surtout si l'on regarde de près les sujets de films tels qu'*Enemy Mine*, *Cabal* ou surtout *X-men 2*, où l'enfance hors norme (et qui devient parfois même ennemie) doit être éliminée à tout prix. Alors que la différence enrichit les films se voulant humanistes, les a priori jouent les catalyseurs sur des narrations

utilisant les ficelles de la ségrégation et de l'approche ethnocentrique, à l'instar de *L'enfant sauvage* de Truffaut. Ici, le côté primitif et bestial du petit Victor permet à la société civilisée de juger quelqu'un, afin de lui ôter toute valeur monstrueuse, en le rééduquant et en l'insérant malgré lui. Encore une fois, l'annihilation de l'altérité prime...

Par ailleurs, le cinéma, comme la littérature, a parfois doté l'enfance de caractéristiques extrêmes en créant des hybrides et des espèces nouvelles. Cette dénaturation nous fait alors participer à l'élaboration d'un genre parfois inhumain, utilisant pour cela une progéniture transformée, non conforme au milieu ambiant. Les enfants mutants (*X-men*, *Charlie*, *Akira*, *Total Recall*...) y côtoient des êtres étranges et contre-nature (*Chromosome III*, *Eraserhead*, *La mouche*, *Alien*, *Il est vivant*, *That little monster*...) et autres lignages fantastiques (*Baby Blood*, *Entretien avec un vampire*, *Inseminoid*, *Near Dark*...) démontrant la dangerosité du fruit de nos entrailles.

4) Les enfants de Cain

Les enfants peuvent dans certaines narrations se comporter comme des monstres, mais cette fois-ci au sens figuré. Ici, se découvre un monde de personnalités à la nature agressive ayant emprunté, plus ou moins tôt, la voie de la violence. Barbarie, méchanceté et cruauté seront des contre-valeurs amplifiées par ces enfants malsains et déviants.

La délinquance des garçons de *Sciuscià* a permis à De Sica d'ouvrir les portes d'un cinéma réaliste et psychologique, dénonçant le monde adulte à travers les vicissitudes de jeunes en totale errance. Perçus comme de vrais malfaiteurs, toutes les violences qu'ils devront subir tout au long du métrage sembleront légitimées. Cet aspect profondément social de jeunes à la dérive, souvent abordés comme des parasites nuisibles à la société, a servi des films plus récents tels que *Laisse béton*, ou encore *Le fils du requin*. Cependant, ici encore, ces personnages ne sont que les victimes d'un système (« Ils ont mal mais ils ne savent pas le dire » pour paraphraser le film d'Agnès Merlet), alors que d'autres productions les présenteront surtout comme de réelles menaces criminelles.

Au cinéma, nature et culture font bon ménage afin de montrer toute la vilénie de certains gamins, confrontés à leur propre statut de bourreaux. L'apprentissage de la violence et le passage à l'acte d'apprentis tortionnaires vont se retrouver au centre d'histoires très différentes les unes des autres, abordant, à un moment donné, un thème unique : montrer la juvénilisation de la délinquance à travers l'acharnement et la brutalité de petites teignes. On pourrait gloser sur une éventuelle main mise du cinéma américain sur un tel sujet (*La mauvaise graine*, *Un élève doué*, *l'effet papillon*, et plus légèrement *la famille Addams*, *Toy Story*, *Dennis la menace*...), mais ce serait méconnaître la portée universelle de cette approche (*Je suis le seigneur du château*, *Pixote*, *La cité de Dieu*, *Killer kid*...).

Le vice majeur de l'ultra violence enfantine, dans une société dite civilisée, peut se transformer radicalement en « simple » moyen de survie. L'adaptation de *Sa majesté des mouches* ou les films d'anticipation comme *Battle Royale* (ou encore l'enfant félin de *Mad Max 2*) en sont la preuve...

5) De l'artificiel au surnaturel

Nous avons déjà abordé précédemment la part inhumaine de certains enfants au cinéma. Mais qu'en est-il exactement de l'enfance artificielle, chère à de nombreux réalisateurs, présentant une engeance parfois terrifiante issue de la science moderne ?

En fait, ce que l'on pourrait appeler les syndromes de Frankenstein et de Pinocchio ont très vite été utilisés au 7^{ème} Art. Des monstres recomposés à l'esprit simple, et des personnalités artificielles dans des corps d'enfants : voilà tout un pan du fantastique cinématographique, ayant su mêler les thématiques de la dérive de la science et des secrets d'une jeunesse qui échappe souvent à la compréhension des adultes. Ce nouvel écart à l'ordre du naturel se retrouve dans toutes les adaptations filmiques de l'œuvre de Collodi, ainsi que dans des films aux antipodes les uns des autres : du très économique film de Wes Craven *L'amie mortelle* jusqu'au blockbuster du type *AI* de Steven Spielberg.

Cette enfance artificielle, certes importante au cinéma, ne doit pas faire oublier l'écrasante proportion de films liés à une autre forme d'inhumanité de notre progéniture : les enfants proches du paranormal qui détiennent des pouvoirs particulièrement effrayants (*Shining*, *Sixième sens*, *Charlie...*) ou qui deviennent des incarnations surnaturelles. Pour ce dernier « lignage » plus ou moins maléfique, on pourra d'abord caractériser ceux qui sont des réceptacles du mal (démons, antéchrist et autres créatures prophétiques) comme pour *L'exorciste*, *Damien*, *Godsend* ou encore *L'enfant du cauchemar*. D'autres seront plus spécifiquement influencés par l'outré tombe comme certains films de zombies/ressuscités (*Milo*, *De si gentils petits monstres*, *Braindead*, *Simetière*, *Le territoire des morts...*) ou les Yurei-eiga chers à la production japonaises⁵.

La part d'occulte et la symbolique païenne sont autant d'éléments concrétisant une menace forte pour l'ordre établi, avec une connotation théologique prononcée. En effet, ces enfants monstres deviennent par ce biais des avatars de forces maléfiques en action dans le monde en opposition contre d'autres forces, celles-ci divines et célestes. La valeur indissociable et antinomique de l'homme et du monstre s'y retrouve dans des luttes manichéennes profondes, où salut du monde et savoir moral sont omniprésents.

6) Enfants monstrueux et monstres de l'enfance

L'infantilisation des personnages du *Freaks* de Tod Browning (par leur taille, leurs mimiques, le traitement qu'ils subissent par les autres...) nous montre à quel point la catégorie d'enfants monstres peut être élargie au cinéma. Pour autant, il ne faudrait pas oublier qu'il existe une autre famille de films encore plus importante : celle des monstres de l'enfance.

Ici, les croquemitaines (*Les griffes de la nuit*, *La nuit du chasseur...*) côtoient les créatures d'un folklore moderne (*Monster in the Closet*, *Monstres et compagnie*, *L'indien du placard...*), les perversions de fêtes typiques (*3615 code Père Noël*, *La cité des enfants perdus...*), mais aussi les tueurs de mômes (*M le maudit*, *La ligne verte*, *Cabal...*). Les deux environnements les plus riches de cette forme de narration étant les films avec des enfants éduqués monstrueusement par des substituts de parents⁶ (*The Cell*, *L'échine du Diable*, *Les désastreuses aventures des orphelins Baudelaire*, *Harry Potter...*), ainsi que des films d'horreur, et autres slashers⁷ récents, utilisant des assassins proches par l'apparence du monde de l'enfance (*Gingerbread Man*, *Jeu d'enfant/Chucky*, *The Puppet Master*, « *Il* » *est revenu*, *Morty*, *Jack Frost*, *Pinata...*).

De la thématique des enfants monstres (liée aux peurs éducatives) aux monstres de l'enfance (une forme ultime de pédagogie/répression), il n'y a qu'un pas. Et le cinéma a choisi de façon assez récurrente de traiter la progéniture humaine comme une réelle incarnation de la société violente moderne...

Notes :

¹ Femme-serpent anthropophage et excessivement féconde, ayant donné le jour à des créatures légendaires telles que la Chimère, Cerbère, le Sphinx, l'Hydre de Lerne, Méduse...

² L'un des premiers auteurs à avoir traité le sujet est Jean-Daniel Brèque ("Stephen King. L'horreur moderne", *Europe*, n° 707 ("Le fantastique américain"), 1988, p. 103).

³ Albert Thierry, *L'homme en proie aux enfants*, Nouvelle Librairie de France, 1964 (réédité chez Magnard dès 1985).

⁴ Pour plus de détails, voir Jean-Bruno Renard, "Herméneutique sociologique des êtres fantastiques", *Prétentaine*, n° 11 ("Énigmes"), janvier 1999, pp. 157-177.

⁵ Yurei-eiga : genre filmique lié au paranormal et surtout à l'apparition de fantômes (avec souvent des enfants spectres vêtus de blanc, symbolisant doublement l'innocence).

⁶ Une forme de syndrome de Cendrillon où les jeunes protagonistes sont maltraités par leur belle-famille, leurs cousins...

⁷ Sous-genre horrifique ayant explosé dans les années 1970, et mettant en scène de façon stéréotypée un tueur à victimes multiples utilisant différentes armes plus ou moins originales.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

BETTELHEIM Bruno

Psychanalyse des contes de fées, Robert Laffont, 1998

BOULIN Bertrand

Dictionnaire des enfants dans le cinéma, Dualpha, 2004

BOURGET Jean-Loup

Hollywood. La norme et la marge, Nathan Université, 1998

GRIM R. Olivier, et al

Quelques figures cachées de la monstruosité, CTNERHI, décembre 2001

GRÜNBERG Serge

David Cronenberg, Cahiers du cinéma, 2002

INHELDER Bärbel, PIAGET Jean

La psychologie de l'enfant, PUF, 1966

LECOUTEUX Claude

Les monstres dans la pensée médiévale européenne, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1993

LAFOND Frank (dir.)

Cauchemars américains : fantastique et horreur dans le cinéma moderne, Editions du Céfal, 2003

LENNE Gérard

Le cinéma "fantastique" et ses mythologies, 1895-1970, Veyrier, 1990

MEIRIEU Philippe

Frankenstein pédagogue, Editions Sociales Françaises (ESF), 1998

RENARD Jean-Bruno (dir.)

L'imaginaire de l'effroyable. Monstres, crimes et catastrophes, Cahiers de l'IRSA, n°3, Université Montpellier III, 1999

REY-FLAUD Henri

Le démenti pervers. Le refoulé et l'oublié, Aubier, 2002

ROBERGE Martine

L'art de faire peur : des récits légendaires aux films d'horreur, PU Laval, 2005

VALLET François

L'image de l'enfant au cinéma, Le Cerf, 1991